DOCUMENT RESUME

ED 282 445 FL 016 744

AUTHOR Deshaies, Denise
TITLE Quelques reflexions sur la variation linguistique (Some Reflections on Linguistic Variation).
PUB DATE 87
NOTE 21p.; In: Blanc, Michel, Ed.; Hamers, Josiane F., Ed. Theoretical and Methodological Issues in the Study of Languages/Dialects in Contact at Macro- and Micro-Logical Levels of Analysis; see FL 016 743.
PUB TYPE Information Analyses (070) -- Reports - Evaluative/Feasibility (142) -- Speeches/Conference Papers (150)
LANGUAGE French

EDRS PRICE MF01/PC01 Plus Postage.
DESCRIPTORS *Interaction; Intergroup Relations; Interpersonal Relationship; *Language Research; *Language Variation; *Linguistic Theory; Second Language Instruction; Social Indicators; Social Structure; Sociocultural Patterns; Socioeconomic Background; *Sociolinguistics

ABSTRACT

Various social, psychological, and linguistic explanations for language variation are examined from the perspective of a fundamental principle that seems to underline interaction, language, and society. That principle lies in the paradigm "same and different." The dialectic resulting from this paradigm is at the basis of the notions of interaction, language, group, or society. Different social analyses, such as those of status, solidarity, or social class as opposed to social network, fit into the more general principle characterized by the tension between same and different. Based on this perspective, it is proposed that our concepts of language and language teaching must change to accommodate individual perceptions of what is important. (An English abstract accompanies the document.) (Author/MSE)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

ED282445

QUELQUES REFLEXIONS SUR LA VARIATION LINGUISTIQUE

Denise Deshaies
Université Laval

Résumé / Abstract

Linguistic variation has been analyzed from various points of view in different domains of research. As the relationship between language and society may be analyzed from a macro or a micro perspective, it is no wonder that various social, psychological or linguistic explanations have been put forward regarding language variation. In this paper, we will seek to understand some of these different approaches on the basis of a fundamental principle which seems to underline interaction, language and society themselves. This principle lies in the following paradigm: same and different. The dialectic that results from this paradigm is at the basis of the notions of interaction, language, group or society. Starting with discussions of these last notions, we thereafter examine that of the linguistic variable in order to understand how different social analyses, such as those of status and solidarity or social class as opposed to social network, fit into a more general principle, namely the tension between "same and different".

Introduction

Il est maintenant courant de lire des ouvrages dans lesquels on pose comme premier postulat de base que le langage est un phénomène social. Tous les travaux en sociolinguistique, en sociologie du langage, en ethnographie de la communication, en sémiolinguistique, en analyse de discours et autres témoignent d'un effort pour analyser, saisir, maîtriser les multiples facettes que recouvre ce postulat fondamental. La diversité des champs de recherche issue de cette problématique du lien entre langage et société suscite des débats, des critiques, des affrontements, des connivences qui ne sont en fait guère différents de la réalité même qu'ils tentent de saisir. Paradigme du semblable et du dissemblable, tension entre le même et le différent, dialectique entre l'homogène et l'hétérogène, tel semble bien être ce qui caractérise non seulement le langage et la société mais aussi les conceptions théoriques différentes sur ces mêmes objets et sur les liens qui sont susceptibles de les unir. C'est à partir de ce paradigme que nous examinerons certaines incidences relatives aux variations linguistiques.

FL016744

U.S. DEPARTMENT OF EDUCATION
Office of Educational Research and Improvement
EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)

☑ This document has been reproduced as received from the person or organization originating it.
☐ Minor changes have been made to improve reproduction quality.

• Points of view or opinions stated in this document do not necessarily represent official OERI position or policy.

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

A. Prayiner

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

BEST COPY AVAILABLE

Dialectique de l'interaction

Dès que l'enfant vient au monde, il y a nécessité d'une interaction pour que la vie se poursuive. Tous les cris du bébé et tous les soins qui en découlent sont autant de demandes et de réponses que seule une interaction rend possible. Mais ces demandes et ces réponses ne sont pas en simple relation de stimulus-réponse; elles sont au contraire toujours accompagnées d'une dimension évaluative. Il n'y a qu'à penser aux diverses manières dont l'adulte peut répondre aux pleurs de l'enfant et aux effets que celles-ci sont susceptibles d'avoir sur son développement pour s'en convaincre: patience ou impatience, verbalisation ou absence de verbalisation, froideur ou tendresse, etc. affectent l'image que l'enfant se construit de lui-même et du monde qui l'entoure. Outre le comportement de l'adulte, l'enfant réagit lui-même à son environnement en manifestant son plaisir ou son insatisfaction face à ce qu'on lui offre. Très tôt aussi doit-il apprendre que ses besoins ne sont pas les seuls pertinents. Ainsi, si l'enfant manifeste par des pleurs répétés une habitude qui semble injustifiée aux yeux de l'adulte, celui-ci le lui manifestera en le laissant pleurer. L'enfant apprend ainsi lentement à reconnaître l'existence de l'autre et à comprendre que les réactions de ce dernier ne sont pas nécessairement celles qu'il commande: en somme, apprendre quand et comment susciter des réactions positives de l'autre, apprendre à aménager le choc de la rencontre constitue une partie importante de la socialisation.

Par cet ensemble de demandes et de réponses évaluées, l'enfant donne une signification à ce qu'il est et à ce qui l'entoure. Cette signification il ne pourra la former qu'en réagissant à l'autre et en recevant une réaction de l'autre, c'est-à-dire en autant que ses comportements recevront la sanction approbative ou désapprobative de l'autre et qu'il sera lui-même en mesure d'y réagir. C'est en ce sens que l'on peut dire que l'interaction est d'abord confrontation, soit action l'un sur l'autre des deux individus en présence (voir HERAUX et DESHAIES, sous presse). En l'absence d'une telle confrontation ou encore d'une telle action réciproque, on observe des cas pathologiques, comme l'exemple d'enfants autistiques en témoigne.

L'existence et la définition de l'individu n'est donc pas possible en dehors de la confrontation avec autrui. C'est la tension résultant de cette rencontre qui rend possible l'identité: chaque interaction contribue à définir les convergences et les divergences par les réactions évaluatives qu'elle suscite. Ainsi, l'identité se constitue par l'évaluation constante du semblable et du différent en rapport avec autrui.

Une telle dialectique entre soi et autrui semble également fonder l'approche de l'interaction sociale chez plusieurs auteurs. Pour GOFFMAN (1973), l'interaction sociale est guidée principalement par le souci des participants de ne pas perdre la face. Dans cette pers-

pective, toute interaction devient potentiellement menaçante, ce qui entraîne le développement de processus de figuration pour neutraliser ces menaces potentielles.

BROWN et LEVINSON (1978) partagent le même point de vue en soulignant que "sauver la face" implique "la force négative" qui est la défense du territoire du moi et "la force positive" qui est le besoin de se faire reconnaître et apprécier par ses interlocuteurs.

Pour CHARAUDEAU (1983), toute interaction qui implique le langage est dialectique du point de vue de sa production et de son interprétation: au plan de la production, tout discours est une "expédition" et une "aventure" (p. 50): une expédition parce que le sujet communiquant conçoit, organise, met en scène ses intentions de façon à produire certains effets sur le sujet interprétant; une aventure, parce que ceci peut toujours être contrarié par l'auditeur: "le locuteur n'est en effet jamais maître des effets produits sur l'auditeur, ni maître de son inconscient, ni entièrement conscient du contexte socio-historique dans lequel il est inséré" (p. 51). Pour celui qui interprète, il y a fabrication d'hypothèses sur le savoir du sujet qui énonce et sur les points de vue de celui-ci par rapport au propos langagier et par rapport à lui-même: "toute interprétation est un procès d'intention" (p. 24).

Pour Charaudeau, "le langage est ainsi fait qu'il est marqué au sceau de la discordance et de la concordance" (p. 13). Ces deux notions renvoient à la dialectique du semblable et du différent énoncée précédemment en ce que la discordance renvoie à ce qui institue l'individu en sujet individuel et la concordance à ce qui le fait sujet collectif. Toute l'activité humaine est centrée sur le jeu du connaître, lequel amène celui du reconnaître. Connaître, c'est appréhender l'infini varié qui nous entoure par des modes de classement des objets, faits, événements, gens qui nous entourent, etc. Reconnaître, c'est définir constamment sa propre identité par rapport à ce qui est appréhendé et c'est également définir en quoi l'autre est semblable ou différent de soi. Ce qui fonde le langage et la pratique du langage, c'est "ce jeu d'agression et de complicité que jouent les acteurs du langage, dans cette affirmation d'une spécificité et d'un consensus qui s'interpellent de façon dialectique dans le même acte langagier" (p. 13).

L'affirmation dialectique de la spécificité et du consensus semble donc fonder non seulement l'interaction humaine mais également le langage qui joue un rôle de premier plan dans ce processus. Comme le langage procède de l'interaction entre individus, sa nature fondamentale ne saurait être différente de ce qui lui a donné naissance et de ce qui fonde son maintien:

> "... language is a form of interaction, and it is learnt through interaction; this, essentially, is what makes it possible for a culture to be transmitted from one generation to the next" (HALLIDAY, 1979:18).

ou encore,

> "... la langue constitue un processus d'évolution ininterrompu qui se réalise à travers l'interaction verbale sociale des locuteurs" et la créativité qui la caractérise ne peut être comprise "indépendamment des contenus et valeurs idéologiques qui s'y rattachent" (BAKHTINE, 1977:141).

Dialectique du langage

Ainsi, tout ce qui se dit et tout ce qui est fait permet à l'enfant de se construire une image de lui-même, de ceux qui l'entourent et du monde dans lequel il évolue. Par le langage, l'enfant n'apprend pas seulement à parler en entendant parler mais aussi en parlant, donc en offrant des dires susceptibles d'être évalués. L'ensemble des renforcements et des démentis, donc de l'évaluation de la production verbale, instaure un sens de la valeur des usages linguistiques (voir BOURDIEU, 1982). Même avant de savoir parler, l'enfant sait déjà la valeur que peut avoir un ordre ou une question dans la réaction qu'on exige de lui. Dès qu'il commence à parler, il apprend le plaisir que suscite chez les parents le fait qu'il soit en mesure de dire "maman", "papa". Il apprend le pouvoir des mots. Il apprend aussi à se conformer à un certain usage: si tout jeune il dit un [ta] pour un chat, son comportement suscitera du plaisir parce qu'il parle. Mais si plus tard il continue à dire un [ta] pour un chat, même si le référent dénoté ne fait aucun doute aux yeux de l'adulte, son comportement entraînera alors une correction. Et si encore plus tard il s'obstine à maintenir la forme [ta], alors la réaction de l'adulte en sera une d'anxiété et d'appel éventuel à un spécialiste, cette différence dans la symbolique langagière de l'enfant n'étant pas tolérée.

La nécessité du consensus dans l'emploi des formes linguistiques et du contenu qu'elles véhiculent constitue donc une contrainte très forte parce que ce consensus assure le maintien d'une même symbolique de représentation entre les participants à l'interaction. L'évaluation approbative ou négative qui découle de la pratique du langage permet au langage de se fixer. Dans la construction de la symbolique langagière, "tout se passe comme si le signe naissait dans un premier contexte (...) et recevait là un premier emploi qui rendait ce signe dépendant des circonstances qui ont présidé à sa naissance (l'enjeu discursif); puis ce premier emploi serait exploité à travers une activité d'abstraction qui retiendrait certaines des composantes du premier emploi pour les réutiliser dans un deuxième emploi qui dépendrait de nouvelles circonstances. De l'existence de ces deux emplois et de leur possible comparaison se construirait une première sédimentation sémantique qui constituerait un premier savoir métaculturel sur le fonctionnement des signes" (CHARAUDEAU, 1983:32). Et c'est ainsi que chaque contexte modifierait ce savoir sur le signe en le rendant chaque fois plus abstrait. Ce savoir "métaculturel" implique non

seulement une connaissance de la forme et de ce à quoi elle réfère dans un contexte donné, mais également des circonstances qui ont permis de l'actualiser: les circonstances sous-tendent tout autant l'univers de savoir impliqué que les caractéristiques de ceux qui en parlent, de la manière dont ils en parlent, des rapports entre les interlocuteurs et des enjeux discursifs. C'est un potentiel de signification qui se crée (voir "meaning potential" chez HALLIDAY, 1978), lequel comprend un ensemble de réseaux paradigmatiques. A travers les actes de discours, il y a:

> "construction d'une intertextualité discursive (...) dans laquelle les marques sont en relation d'interpellation les unes par rapport aux autres (...)" et "construction d'un réseau structurel dans lequel, à force de relations de contrastes (syntagmatiques) et d'oppositions (paradigmatiques)"

il se produit une certaine cristallisation des conditions de réalisation discursive d'un signe (CHARAUDEAU, 1983:31-32). A travers la diversité des emplois se crée une unicité du signe permettant la réactualisation de celui-ci dans d'autres contextes. Dans le langage donc, il y a dialectique entre unicité et polysémie des unités tout comme le soulignait BAKHTINE en ces termes:

> "Le sens du mot est entièrement déterminé par son contexte. En fait, autant de contextes, autant de significations possibles. Néanmoins, le mot ne cesse pas pour autant d'être un. Il ne se désagrège pas en autant de mots qu'il existe de contextes où il peut s'insérer. Bien entendu, cette unicité du mot n'est pas seulement assurée par l'unicité de sa composition phonétique, il y a aussi une unicité inhérente à toutes ses significations. Comment concilier la polysémie du mot érigée en principe et son unicité? C'est ainsi que nous pouvons formuler, grossièrement et de façon provisoire, le problème fondamental de la sémantique" (1977:115).

La tension entre le même et le différent qui fonde l'interaction entre deux individus et le langage qui s'y développe trouve sa manifestation la plus évidente dans l'organisation sociale.

Dialectique de la société

Parler de société, comme parler de langage, c'est déjà parler d'histoire. Même si on ne peut en retracer toute la trame, l'organisation d'une société à un moment de son histoire fournit un terrain d'observation de la façon dont le même et le différent ont été aménagés au plan collectif. C'est par la reconnaissance d'intérêts communs qu'un nombre d'individus a pu cristalliser un ensemble de caracté-

ristiques leur permettant de se constituer en groupe et de s'opposer par le fait même à d'autres groupes n'ayant pas ces mêmes caractéristiques:

> "Le passage de l'état de groupe pratique à l'état de groupe institué (classe, nation, etc.) suppose la construction du principe de classement capable de produire l'ensemble des propriétés distinctives qui sont caractéristiques de l'ensemble des membres de ce groupe et d'annuler du même coup l'ensemble des propriétés non pertinentes qu'une partie ou la totalité de ses membres possèdent à d'autres titres (...) et qui pourraient servir de base à d'autres constructions" (BOURDIEU, 1982: 153).

S'institutionnaliser en groupe, c'est donc annuler certaines différences pour ne marquer que le semblable et du même coup marquer la différence par rapport à un autre groupe. Tout comme l'individu ne peut se définir qu'en rapport à autrui, les groupes ne doivent leur existence, leur permanence ou leur dissolution que par rapport à d'autres groupes, c'est-à-dire en autant que la tension entre le semblable et le différent est maintenue.

La constitution en groupe permet de cristalliser un rapport de pouvoir. Dans les interactions comprenant un pouvoir institutionnalisé (les rapports de statut), la renégociation du rapport de pouvoir est limitée, les formes qu'elle peut prendre y étant bien tracées. Dans l'interaction n'impliquant pas une telle sédimentation du pouvoir, il y a possibilité de renégocier constamment le rapport de force qui y est prégnant: "c'est le socle mouvant des rapports de force qui induisent sans cesse, par leur inégalité, des états de pouvoir, mais toujours locaux et instables" (FOUCAULT, cité in HERAUX et DESHAIES, sous presse). C'est ce qui fonde, à notre avis, la distinction entre les interactions dites personnelles et les interactions dites organisationnelles, c'est-à-dire le degré auquel les identités peuvent être négociées et la manière dont le rapport de pouvoir pourra être transformé.

C'est dans cet ensemble complexe d'interactions plus ou moins fortement cristallisées que le langage s'acquiert et se développe, que des langues survivent, se mêlent, meurent. Il reste maintenant à voir comment nous pouvons interpréter dans ce cadre certains résultats de recherche relatifs à la variation linguistique.

Variations linguistiques

Par le langage, l'enfant apprend à classer et à mettre en relation non seulement les phénomènes infiniment variés du monde qui l'entoure mais également l'infiniment varié susceptible de le définir lui-même et de définir les autres qui l'entourent:

> "L'apprentissage de la langue s'accomplit par familiarisation avec des personnes jouant des rôle totaux dont la dimension linguistique n'est qu'un aspect, jamais isolé comme tel: c'est sans doute ce qui fait le pouvoir d'évocation pratique de certains mots qui, étant liés à toute une posture corporelle, à une atmosphère affective, ressuscitent toute une vision du monde, tout un monde; et aussi l'attachement affectif à la 'langue maternelle', dont les mots, les tours, les expressions semblent enfermer un 'surplus de sens'" (BOURDIEU, 1982:83, note 20).

C'est par la pratique des discours, par la diversité de ces pratiques et par les évaluations positives ou négatives que ces pratiques suscitent que se forme la compétence langagière. Ces pratiques ont lieu dans des interactions qui comportent chacune un enjeu. Tout usage linguistique qui reçoit la sanction approbative de l'autre instaure chez l'individu l'idée d'un usage qui est potentiellement valable partout et qui lui assure une image positive de lui-même. Tout ce que l'individu dit ou fait qui reçoit la sanction approbative de l'autre contribue à équilibrer la tension de la rencontre en accentuant ce qui unifie les interlocuteurs.

Ce n'est que lorsqu'il est confronté à d'autres pratiques et à une évaluation négative de ses propres pratiques que son usage linguistique recevra une valeur distinctive au plan social et que se créera alors une image d'un usage dont le potentiel d'actualisation deviendra restreint.

Les réactions positives et négatives consistent tout autant en des évaluations explicites (approbation, correction, moquerie, etc.) qu'en la reconnaissance ou non reconnaissance de la parole: dès qu'on établit un rapport à autrui par le langage, cet autre doit réagir d'une façon ou d'une autre. En effet, si aucune réaction n'est décelée chez l'autre, celui qui a pris la parole interprétera immédiatement cette ignorance de façon négative. Dès lors, réagir à la parole de l'autre en manifestant qu'on l'a entendue ou comprise est déjà une évaluation positive du discours, quelque soit le degré d'accord ou de désaccord exprimé; de même, manifester une non-compréhension du discours ou ignorer ce discours est déjà une évaluation négative de celui-ci, du moins quant à sa pertinence.

Comme c'est l'ensemble des pratiques auxquelles l'individu est confronté qui forme sa compétence langagière, il convient d'analyser ces pratiques et les enjeux des situations qui les suscitent pour comprendre à la fois ce qui est homogène et hétérogène dans le langage, leur importance relative, où l'hétérogène se situe, qui ou quoi cet hétérogène permet de distinguer, etc. Cet ensemble de pratiques consiste en ce que l'individu dit, en ce qu'il entend et dans le rapport qu'il établit à ce dire et à cet "entendu". Le discours social, c'est:

> "Tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit dans un état de société donné (...) tout ce qui se narre et s'argumente (...) le narrable et l'argumentable dans une société donnée" (ANGENOT, 1984:20).

Le discours social, c'est non seulement les lieux communs, ce qui est semblable, mais aussi la production sociale de l'individualité (idem, p. 21).

Analyses de la variation linguistique

Dans les analyses variationnistes, par exemple, l'accent est placé sur deux facettes de la tension entre le même et le différent: d'une part, au plan linguistique, le différent est représenté par des formes linguistiques différentes véhiculant un même référent: d'autre part, le différent au plan social est analysé dans les fréquences relatives d'emploi de ces formes qui caractérisent des groupes sociaux différents. Lorsque le même émerge de ces analyses, il caractérise le fait que tous les locuteurs utilisent conjointement ces diverses formes (ceci caractérise ce que Labov a appelé les "indicateurs" et les "marqueurs": LABOV, 1976, 1978). Il y a donc unicité dans la diversité elle-même. C'est particulièrement au plan phonologique que la pertinence de telles études a été démontrée. A d'autres niveaux d'analyse, une solide controverse a vu le jour concernant la définition de la variable linguistique, la pertinence de l'idée de règle variable en tant que représentative de la compétence linguistique, et, enfin, l'adéquation de l'analyse sociologique en termes de classe sociale, de sexe ou de groupe d'âge, etc. (voir entre autre Section 11 in DITTMAR et SCHLIEBEN-LANGE, 1982; DITTMAR, 1983).

Le débat concernant la notion de variable linguistique met en cause la pertinence du critère d'équivalence référentielle et idéologique que doivent posséder toutes formes linguistiques différentes afin de mériter d'être étudiées dans le cadre de l'analyse variationniste. Pour résoudre ce problème d'équivalence référentielle à des niveaux autres que phonétique, certains auteurs, telle THIBAULT, posent les conditions suivantes:

> "La plupart des mots du lexique d'une langue véhiculent un contenu sémantique en plus de remplir une fonction linguistique déterminée. Cependant, je prétends que les phonèmes de même que tous les mots-outils de la grammaire d'une langue n'ont pas de contenu sémantique autre que les caractéristiques de la fonction linguistique qu'ils remplissent. Voilà pourquoi à l'instar de Labov, Sankoff et autres sociolinguistes variationnistes, j'appelle variantes des équivalents fonctionnels remplissant une même fonction linguistique qui constitue la variable" (1982:74).

La façon dont le problème est résolu consiste à dire que certaines unités linguistiques sont vides de sens et que seul le contexte permet de leur donner un contenu quelconque. On peut comprendre cette position si on observe que la plupart des théories linguistiques définissent le sens des unités en fonction d'un référent privilégié: par exemple, dans le paradigme des pronoms, on est classé comme indéfini renvoyant à des animés alors que ça est décrit comme un inanimé. Or dans les pratiques discursives, on est loin d'être toujours un indéfini et ça ne renvoie pas toujours à de l'inanimé. Comment résoudre ce paradoxe? Si on ne remet pas en cause les définitions données en linguistique et si on les prend pour acquises, il ne reste plus alors qu'à conclure que ces unités sont vides de sens et on peut étudier des formes linguistiques différentes comme ça, il(s), on (voir THIBAULT, 1982) lorsqu'elles prennent même valeur référentielle dans certains contextes. Evidemment, une autre solution consiste à délaisser les définitions basées sur les seules valeurs référentielles en tentant de définir le sens plus abstrait de ces unités, c'est-à-dire le potentiel de signification qu'elles possèdent pour être ensuite actualisées et comprises adéquatement en discours. La définition d'une telle valeur abstraite permettrait d'expliquer l'emploi cohérent de telles unités en discours, voire même régulier et ce, même dans leurs variations référentielles. Mais ceci n'étant pas l'objet de notre propos et ayant développé ailleurs cette problématique (voir DESHAIES et OUELLET, 1983; DESHAIES, sous presse; OUELLET, sous presse), nous nous attarderons aux autres controverses relatives à l'analyse variationniste.

Pour la variable phonologique, l'équivalence référentielle ne pose guère de problème: par exemple, produire i'fait beau ou il fait beau ne modifie pas l'état de chose (ou le référent) dénoté par le pronom il. D'où il est possible d'analyser la fréquence relative de l'emploi et de la chute du l dans les pronoms et articles sans soulever le problème épineux de l'équivalence: tous les auteurs sont d'accord sur ce point. La divergence entre les points de vue se manifeste cependant dans les interprétations linguistiques et sociologiques de la variation linguistique.

Au plan linguistique, le débat se déroule autour des idées de compétence et de performance, lesquelles mettent en cause la notion de règle utilisée en grammaire générative. Pour les uns, le degré de probabilité auquel une règle variable peut se réaliser selon divers facteurs fait partie intrinsèque de la compétence des locuteurs (voir LABOV, 1976). Pour les autres, cette règle variable n'est indicative que de la performance de ceux-ci. Ce débat sous-tend deux problèmes différents: d'abord celui qui est relatif au fait que la variation puisse être constitutive du système linguistique, ensuite celui qui a trait à la pertinence des chiffres. Comment résoudre ces problèmes? L'examen des fait observés nous semble le meilleur moyen d'amorcer une ébauche de solution.

A titre d'exemple, les résultats d'analyse de la chute du l dans 16 entrevues d'adolescents et dans 11 entrevues de parents provenant de milieux sociaux différents de la ville de Québec ne révèlent aucune différence sociale quant à la fréquence d'élision et de prononciation du l dans les pronoms il et ils. Tous les locuteurs élident également ce l dans les pronoms elle, la et les tout en le prononçant dans ces même contextes. Présence et absence du l caractérisent donc la production linguistique de tous les locuteurs étudiés. Mais qu'en est-il de leur compétence? On sait que cette chute du l est attestée depuis fort longtemps en français comme en témoignent de nombreuses études historiques et dialectales (voir entre autres, JUNEAU, 1976). Bien qu'on ne soit plus en mesure de retracer la trame exacte de l'histoire de la chute et du maintien de cette consonne, son attestation historique et synchronique indiquent bien que le langage est acquis dans la pratique et que même la variation peut se transmettre de façon stable d'une génération à l'autre, indiquant par là le fort consensus qui s'attache à la pratique de la langue. Il ne fait aucun doute que le potentiel de signification ou la compétence de l'individu comprend aussi bien le l que son absence: la variation entendue par l'enfant est incorporée par lui et un réseau complexe de possibilités de réalisations phonétiques se met alors en place. HALLIDAY (1978) accorde une place similaire à la variation lorsqu'il écrit:

> "Sociolinguistic discussions have often rested on the tacit assumption that there was nothing at all to be said about the choice between cat and dog — that is a matter of the system — whereas a distinct theory was needed to account for the choice between cat and mog [mog being a slang term for "cat" in certain British dialects]. But both these choices are choices that are made within the linguistic system; what is needed is a theory which accounts for both (pp. 62-63).

Dans une telle conception, il est possible de démontrer que si l s'oppose à d'autres sons dans le réseau d'oppositions phonologiques des locuteurs qui leur sert à distinguer la de ma ou laver de baver, l peut aussi s'opposer à son absence et constituer ainsi un autre réseau d'oppositions qui peut être variable.

Variable ne veut cependant pas dire "chiffres" dans notre esprit. Variable signifie que le réseau d'opposition comporte des indices fondant la possibilité d'élider le l dans les articles et pronoms et non dans un mot comme laver par exemple, même si le locuteur n'a aucune notion métalinguistique de ce qu'est un pronom ou un article. L'observation du comportement des locuteurs manifeste une telle régularité à ce niveau qu'il nous semble difficile de l'expliquer autrement.

En ce qui concerne les chiffres, ceux-ci semblent reliés à une autre dimension, soit le sens social que prend tout phénomène de variation. En effet, toute opposition paradigmatique entre deux formes

différentes entraîne ipso facto une valeur: valeur relative à deux référents différents dans le cas de laver et baver, par exemple, où l et b s'opposent; valeur relative à des pratiques langagières différentes dans le cas de i et il par exemple, où absence et présence du l s'opposent. C'est la différence qui fonde la valeur des unités. Cette différence ne concerne pas la seule capacité dénotative du langage ou sa capacité nominative mais également sa capacité d'exprimer toute autre forme de rapport au monde et à autrui. S'il n'en était pas ainsi, le langage serait ce Nov-langue décrit par Orwell dans son roman 1984, soit cette langue dépouillée de sa capacité polysémique et enfermée dans une stricte monosémie, c'est-à-dire dans l'univocité d'un référent assignée de façon dogmatique à une forme donnée. Si les langues n'en sont pas encore là en 1985, la forme codifiée et standard du langage nous montre tout de même une tendance à cette univocité dans certaines de ses manifestations, comme la graphie des mots en est un exemple frappant. Cette tendance à l'uniformisation des pratiques linguistiques dans le processus de standardisation naît toujours de la nécessité de cristalliser des modes de langage au moment où se cristallisent également des rapports de pouvoir sociaux. L'histoire de la codification des langues est là pour l'attester.

Dans le cas de l'exemple du l, il n'y a plus d'hésitation sur la graphie: le l est toujours présent. Etant donné cet état de chose, nous faisons l'hypothèse que c'est la familiarisation avec la pratique de la lecture et de l'écrit qui instaure chez l'individu un sens de la valeur sociale de cette unité. En effet, l'absence des l dans les pronoms et articles ne semble pas être l'objet de correction ouverte à l'oral contrairement à d'autres unités du langage. De plus, les pratiques auxquelles sont confrontées les enfants comportent à la fois un fort taux d'élision du l et une présence de cette consonne et ce dans tous les milieux sociaux. Il semble donc que pour cette variable, ce serait la familiarisation aux pratiques écrites du langage et aux pratiques orales amenant l'usage d'une langue quasi-écrite qui amènerait l'individu à modifier la fréquence d'emploi de cette unité en fonction des situations et des enjeux qu'elles constituent pour lui. Cette hypothèse nous semble du moins intéressante à approfondir étant donné la similitude des pratiques des locuteurs en situation d'entrevue.

D'ailleurs, un exemple de discours tenu à ce propos dans nos entrevues (voir DESHAIES, 1981) semble intéressant. Les deux membres du couple dont il est question ont tous deux une expérience diversifiée au plan de la pratique quasi-écrite du langage. L'un est enseignant et provient d'une famille où le père était lui-même enseignant. Il a de plus été très actif au plan syndical et au niveau politique; l'autre provient d'un milieu ouvrier, a une formation de secrétaire bilingue, a travaillé au sein des comités d'école, a été animatrice à la télévision, a fait des conférences, s'est occupée de certaines bibliothèques, est également active au plan politique, etc. De plus, tous deux revenaient tout juste d'un séjour d'un an en France au moment de l'entrevue. L'entrevue effectuée auprès d'eux est la plus longue de toutes nos entrevues (elle dure plus de 4 heures) et les

deux membres du couple y initient eux-mêmes plusieurs thèmes de discussion bien que la situation d'entrevue restreigne par définition ce type de pouvoir langagier (voir HERAUX et DESHAIES, sous presse). Les discussions sur la langue occupent une large place dans cette entrevue et plusieurs d'entre elles sont initiées par l'un ou l'autre membre du couple. La référence aux diverses expériences vécues y est de plus très fréquente et illustre la sensibilité langagière que provoque la confrontation à des pratiques diversifiées. Entre autres, pour revenir à la question du l, alors que les interlocuteurs discutaient de la façon dont ils évaluaient leurs propres pratiques linguistiques, Monsieur a indiqué:

Monsieur (201): "ben écoute, dans mon travail moi, c'est ben sûr que j'me sens obligé de parler aux jeunes avec qui j'travaille, de parler un français correct. J'essaie de parler un français correct et même ça m'est reproché de parler un français trop correct. Mais quand j'suis dans un milieu autre, ben j'me permets d'parler euh... ben comme tous 'es [twe] Québécois peuvent ...

Madame (101) : comme tous 'es Québécois, comme tous 'es Québécois
(en se moquant) (rire)

Enquêteur : rire"

... et Monsieur de poursuivre son idée...

On pourrait disserter longuement sur ce discours et sur sa signification sociale. Qu'il suffise de mentionner que pour le locuteur, l'enjeu de sa position de professeur est tel qu'il se sent obligé de parler un français correct dans les situations mettant en jeu un rapport de pouvoir qui est socialement cristallisé (le statut de professeur par rapport aux élèves). Ailleurs, heureusement, cette tension peut s'atténuer et il se permet alors de parler comme tous 'es Québécois. Madame saisit alors ce [twe] en répétant deux fois l'énoncé de son époux et en l'assortissant d'un rire qui est partagé par l'enquêteur. L'élision du l dans ce contexte est d'autant plus marquée que Monsieur vient d'une part de parler de la tension langagière résultant des situations auxquelles il est confronté et que d'autre part, la forme [twe] pour tous les est étrangement semblable, au plan phonétique, à la forme socialement stigmatisée [twe] utilisée à la place de toi.

Ce court extrait d'interaction illustre de façon non équivoque que les enjeux que constituent les situations sociales sont déterminants dans la pratique linguistique et dans la sensibilité que les individus développent à cet égard.

D'autres discours dans cette entrevue pourraient être cités pour souligner l'importance de la diversité des situations vécues par les individus pour rendre compte de leurs pratiques linguistiques, dont le suivant où Madame parle de son séjour en France:

Madame (101) : "Faut dire que le fait d'avoir été un an là, à faire attention (rire). C'est vrai t'sais, là-bas euh... fallait... j'avais... j'voulais toujours me faire comprendre. J'ai continué à parler en québécois mais j'disais pas mes p'tites expressions que d'autres f... que j'pouvais dire ici parce que (rire) i'pouvaient pas m'comprendre quand j'disais "tabarnouche". Eux autres trouvaient ça ben l'fun; j'disais "tabarouette", t'sais moi j'ai, j'ai des patois pis j'devrais pas avoir euh... j'devrais avoir des patois plus délicats. Personnellement là, j'aime pas mes patois pis j'm'étais promis, j'm'étais ben dit quand ch'partie en juillet (...) là cette année pour rentrer au Québec: "j'dirai pus maudit, ça a pas d'bon sens" (...) mais j'ai ben d'la misère à pas dire "maudit". Pis là-bas, je l'disais aussi parce que ça faisait rien, pis, plus que ça, là-bas tu sacrais pis ça passait comme du couteau dans l'beurre parce que eux-autres, ça a aucune importance. Alors euh... un moment donné euh... j'avais un défoulement pis euh... j'sais qu'j'étais avec une copine pis j'disais, j'pouvais dire "maudit tabarnouche" et pis "oh" a dit "maudit tabernouche, qu'est-ce que c'est?" t'sais eux-autres... le fait qu'i avait pas de réactions mauvaises vis-à-vis les amis que j'avais là-bas, ben j'm'en foutais, t'sais (rire) mais ici c'est pas bien".

Dans ce discours transparaît la tension entre la spécificité et le consensus: la spécificité, c'est le besoin de se défouler et d'associer à ce défoulement les mots qui ont le pouvoir de l'évoquer. Le consensus, c'est la recherche de l'approbation de l'autre: si les mots évoqués n'ont pas pour l'autre la même valeur sociale négative (celle de la colère), alors le consensus n'est pas menacé et leur emploi passe "comme du couteau dans l'beurre". Mais lorsque cette valeur est partagée, il y a risque de désapprobation par l'autre et la même forme est alors évaluée de façon négative: "mais ici c'est pas bien". Les mots qui forment la compétence du locuteur comportent donc à la fois un potentiel de signification dénotatif et évaluatif.

Un autre extrait d'entrevue permettra d'aborder un phénomène de variation dû au contact entre deux langues. Cette entrevue concerne un couple originaire du Nouveau-Brunswick qui vit au Québec depuis 1951. L'un et l'autre viennent de milieux d'agriculteurs et ont fait des études au niveau primaire. Monsieur a toujours été dans l'armée, d'abord comme soldat pendant la 2e guerre mondiale et ensuite comme barman jusqu'à sa retraite, après quoi il a occupé divers postes de gardien de sécurité. Madame est toujours restée à la maison, d'abord pour s'occuper de sa mère malade, ensuite pour élever ses huit enfants. Les discours qu'ils tiennent sur la langue sont également nombreux mais les situations qu'ils évoquent sont différentes de celles prévalant chez l'autre couple mentionné: la confrontation pro-

voquée par leur arrivée au Québec y occupe une place importante, dont en voici un exemple où Monsieur parle d'une des raisons qui l'ont amené à déménager sa famille:

Monsieur (226): "C'est parce que moi j'étais dans l'armée pis euh... ça m'faisait trop loin pour voyager, j'pouvais rien qu'aller à tous 'es trois mois, ça fait euh... j'ai déménagé... j'étais à St-Jean d'Iberville pis après j'ai été transféré à Val Cartier ici, pis aussitôt j'ai été transféré là, ben là, j'ai été chercher ma famille, j'l'ai montée à Val Cartier, j'ai pris une maison dans l'armée, j'les ai movés à euh... Val Cartier.

Enquêteur : Comment?

Monsieur : j'l'ai transférée à Val Cartier.

Enquêteur : Ah bon, O.K.

Madame (126) : C'est parce qu'on parle comme les Nouveaux-Brunswi.. co.. ya des mots vous comprenez pas hein? "j'l'ai mové", ça veut dire que on est déménagé (en riant).

Monsieur : Si on parlait comme les Français, ça poserait pas...

Enquêteur : Non, c'est parce qu'i parle pas fort, c'est pour ça.

Madame : Ah oui, pis y est loin.

Monsieur : ch' pas capable de parler fort.

Cet extrait est suffisamment explicite pour se passer de commentaires. Remarquons seulement qu'au plan linguistique, la compétence des locuteurs inclut au moins tous les items lexicaux mentionnés: "déménager", "monter sa famille à Val Cartier", la "mover", la "transférer" à Val Cartier. Dans le discours de monsieur, chacune de ces unités a sa place et y joue un rôle discursif particulier. Mais la réaction de l'enquêteur à la suite de l'usage du verbe "mover" suscite immédiatement une réplique des deux membres du couple qui interprètent le "comment" de l'enquêteur comme un manque de compréhension du mot. C'est la dimension évaluative du comportement qui ressort à ce moment et qui entraîne un discours explicite sur la confrontation de pratiques langagières différentes: la valeur sociale dans le paradigme d'opposition de ces verbes confronte ici des pratiques langagières opposant deux groupes, les Néo-Brunswickois et les Québécois.

Les exemples de l'élision du l et du verbe "mover" nous permettent d'aborder les débats relatifs à l'interprétation sociologique de la variation linguistique.

Au plan sociologique, les divers points de vue s'articulent autour de la tension entre l'interaction réelle des individus et leur appartenance à tel ou tel groupe, c'est-à-dire à tel ou tel classement pertinent sociologiquement. Les uns, comme en ethnométhodologie, soutiennent que l'ordre social est obtenu dans un microcosme d'inter-

actions quotidiennes et ils refusent de ce fait d'analyser le langage à partir de concepts, tels ceux de classe sociale ou de prestige, en soutenant que de tels classements dénotent des attitudes préconçues. Les autres, comme en sociologie du langage et dans certaines études sociolinguistiques, défendent au contraire l'idée que ce sont des catégories constituées historiquement qui déterminent la vie sociale des individus de sorte qu'il est nécessaire d'étudier le langage à partir des catégories ou regroupements divers qui ont une pertinence dans l'organisation sociale. Entre ces points de vue opposés, se situent certains chercheurs qui tentent d'allier l'idée d'interaction à celle de groupe en utilisant la notion de réseaux sociaux. Dans l'étude des réseaux sociaux, ce sont les mesures de densité (degré de connaissance réciproque des individus du réseau) et de multiplexité (nombre de rôles qu'un même individu joue pour le locuteur) qui ont servi de base aux études linguistiques, permettant ainsi de regrouper les interactions observées en termes de réseau fermé ou ouvert et d'interpréter les comportements langagiers analysés en termes de solidarité et de statut (voir MILROY, 1980).

La plupart des recherches émanant de l'un ou de l'autre point de vue ont révélé des résultats pertinents et bien validés. D'où le fondement des débats ne peut résider dans les analyses empiriques elles-mêmes. Il réside plutôt, selon nous, dans le caractère universel que l'on est tenté d'attribuer à sa problématique d'analyse ou à celle des autres, soit cette tendance à poser comme seul modèle d'analyse, et ce de façon statique, ce qui en fait ne dévoile qu'une partie de la réalité.

Au plan de l'analyse ethnométhodologique, les extraits de discours cités permettent d'analyser la validité de ce modèle. On y voit les rapports qui sont en jeu, les évaluations que tout discours peut susciter, les effets que ceux-ci peuvent avoir sur les interlocuteurs. Dans l'exemple impliquant la discussion sur le verbe "mover", la tension résultant des discours tenus est particulièrement saillante: non seulement le "comment" de l'enquêteur est-il interprété comme un manque de compréhension et entraîne-t-il une explication, mais encore est-il accompagné d'un discours justificatif sur la différence entre deux pratiques langagières, justification qui est même assortie d'une forme de regret par Monsieur: "si on parlait comme les Français...". C'est à ce moment que l'enquêteur interrompt Monsieur pour fournir sa propre interprétation de son "comment" qui est relative au fait de pouvoir entendre ce qui est dit et non de pouvoir le comprendre: "c'est parce qu'i parle pas fort". Cette réaction de l'enquêteur nous semble explicable non seulement par le besoin de dire ce qui s'est réellement passé pour elle, mais aussi par le fait que son "comment" a provoqué une image d'une symbolique langagière non partagée, mettant en cause l'évaluation même de cette symbolique: si elle n'avait pas réagi, elle aurait signifié implicitement qu'elle partageait l'évaluation produite. Comme elle semble refuser le fait que les autres puissent penser qu'elle partage une telle évaluation, il y a réaction de sa part. Sa réaction lui permet donc de ménager sa propre face, sa compréhension du langage d'autrui étant

mise en cause, ainsi que celle de ses interlocuteurs qui attribuaient ce manque de compréhension à leur propre pratique.

Au plan de l'analyse en classes sociales ou autre, la validité de celle-ci est illustrée dans le premier exemple par la part importante que joue le statut de professeur dans le comportement de ce locuteur non seulement par le contenu de son discours mais aussi dans sa pratique elle-même. Mais la position sociale n'est pas la seule pertinente. L'importance des réseaux est aussi soulignée lorsque le statut de professeur et l'obligation d'une langue correcte sont opposés à un ailleurs et à une permission de parler comme tous les Québécois, lorsque la permission de "sacrer" avec quelqu'un qui se fâche différemment de soi est opposée au désir d'éviter ce comportement avec quelqu'un qui peut comprendre ce que ce "sacre" sous-tend, et, enfin, lorsque la forme "mover", associée aux Néo-Brunswickois, est opposée à la forme "déménager", associée à ceux qui parlent français.

Cependant, dans ces réseaux, c'est-à-dire dans ces expériences d'interaction, ce n'est pas tant la densité ou la multiplexité en soi qui jouent un rôle, mais la diversité sociale des expériences auxquelles les individus ont été confrontés et les enjeux qu'elles ont représentés pour eux. En ce sens, la densité et la multiplexité nous paraissent des mesures valables en autant qu'elles seront subordonnées à une mesure de la diversité sociale des expériences.

Les notions de statut et de solidarité perçues comme caractérisant les réseaux ouverts et les réseaux fermés dans la théorie des réseaux prennent également une autre couleur. Le statut renvoie, pour sa part, à tout rapport de pouvoir cristallisé. Cette cristallisation peut prendre la forme d'un rôle institutionnalisé, comme c'est le cas du rôle de professeur: dans ce dernier cas, l'identité provenant de ce pouvoir sédimenté se réaffirme et se maintient par la pratique de la symbolique langagière qui le fonde, soit la "langue correcte". Le pouvoir cristallisé peut également prendre la forme d'évaluations sociales sédimentées (ou lieux communs), comme c'est le cas des rapports entre français du Québec / français de France et français du Nouveau-Brunswick / français du Québec: dans ces cas, ces évaluations sédimentées opposent des groupes dont le pouvoir se réaffirme et se maintient par la pratique langagière convergente de ceux qui y sont confrontés.

La solidarité concerne, pour notre part, l'aspect de la "force positive" dans l'interaction, soit cette nécessité de se faire reconnaître et apprécier de ses interlocuteurs. Dès lors, comme toute interaction implique un rapport de force, une tension entre le même et le différent, la solidarité se manifestera dans toute interaction où les participants tentent d'ajuster leurs pratiques langagières à la symbolique qui y est prévalente, parce que cette interaction comprend un enjeu de reconnaissance de la similitude. Par contre, si c'est la différence qui constitue l'enjeu principal de l'interaction pour le locuteur et ce qu'elles qu'en soient les raisons, alors il accentuera par sa pratique langagière ce qui fonde sa spécificité en tant qu'individu ou en tant que membre d'un groupe donné.

Ainsi, la solidarité est un résultat d'un des pôles de l'interaction, susceptible de se manifester dans chacune d'elle, que l'on ait affaire à des individus ayant des réseaux ouverts ou fermés ou que ces individus appartiennent à tel ou tel groupe social.

Conclusion

Analyser les variations phonétiques, lexicales, syntaxiques dans une langue ou analyser les variations dans le degré de bilinguisme d'individus devant pratiquer deux langues différentes, tenter d'expliquer des comportements langagiers comme l'emprunt, l'alternance de codes, le degré de mélange de langues en contact, etc. impliquent que le chercheur doive d'abord partir des individus, de la diversité de leur expérience sociale, des tensions et des enjeux que celle-ci représente pour eux, ainsi que des conflits, des contradictions, des ajustements constants que celle-ci provoque.

Etudier une interaction particulière ou tenter de dégager des règles générales quant au comportement linguistique de groupes différents ou encore tenter de généraliser des conséquences cognitives à partir de certaines pratiques langagières ne sont pas en soi des tentatives dénuées de fondements. Mais poser une analyse particulière comme seul modèle explicatif de ce qui est observé nous semble particulièrement injustifié. Par exemple, une symbolique langagière particulière associée à certains groupes devant faire appel à plus d'une langue est dénommée "semi-linguisme", c'est-à-dire un comportement manifestant l'incapacité de certains locuteurs d'utiliser une langue quelconque de façon correcte. L'incapacité analysée est relative à la pratique de symboliques langagières différentes, c'est-à-dire souvent aux pratiques standard des langues impliquées. Dans la notion de semi-linguisme, on omet d'analyser tout ce qu'implique de complexité de signification, donc de complexité cognitive, le moindre usage linguistique. Qui plus est, on y confond compréhension et production. Or ces deux aspects sont nettement distincts l'un de l'autre et l'on ne saurait faire reposer sur la seule production, et surtout sur la seule production standard, toute la capacité cognitive des individus. Enfin, on oublie que ce qui est sous-jacent à toute forme de langage, ce sont les interactions auxquelles un individu a été confrontées avec tout ce que cela comporte d'efforts, de tension, d'identification, de dialectique.

Dès lors, il ne serait pas inutile de rappeler que nos conceptions mêmes de ce qu'est une langue doivent être modifiées; si les "chances sociales" d'un individu résident dans ses succès scolaires et que ceux-ci reposent sur une conformité à la symbolique langagière qui y prévaut, soit le standard, encore faut-il que cette symbolique constitue un enjeu valable pour l'individu. Pour nous, l'enjeu ne sera valable que si c'est le contenu ou l'univers de savoir investi qui est perçu comme important et, si tel est le cas, la forme pour le véhiculer suivra d'elle-même. Fonder l'importance des contenus du savoir nous semble la première démarche à faire en milieu scolaire pour motiver l'apprentissage.

Quant aux recherches sur le langage, nous aurions avantage à nous rappeler ces mots d'Halliday concernant les réactions aux variantes non standard:

> "People are reacting to the fact that others mean differently from themselves; and they feel threatened by it. It is not just a simple question of disliking certain sounds, though that is the form it takes on the surface; but of being anxious about certain ways of meaning. The trouble lies not in a different vowel system but in a different value system. If I object to somebody's vowels sounds, or to the structure of their sentences, I am likely to express my objection either as aesthetic ("they are ugly") or as pragmatic ("they are a barrier to communication"), or both. This is how I feel it to be. But I am really objecting to these things as symbols, and being linguistic symbols, they are doubly charged: they function on the one hand directly, as indices of the social structure, like beards and styles of dress, and on the other hand indirectly, as part of the realization of the meanings through which the speaker is acting out his subcultural identity" (1978:162). "It is (...) not the <u>distance</u> between the two realities but the <u>tension</u> between them that is significant." (p. 171).

Ayant toujours à l'esprit ces mots, peut-être trouverons-nous important <u>d'écouter</u> ceux que l'on étudie et d'approfondir la richesse de leur expérience sociale ainsi que les significations que celle-ci a pour eux: peut-être pourrons-nous alors arriver à des théorisations plus nuancées et, surtout, à des explications susceptibles d'amener des solutions plus adéquates et plus justes pour tous.

REFERENCES

ABOU, S. (1981), *L'identité culturelle*. Paris: Editions Anthropos.

ANGENOT, M. (1984), "Le discours social: problématique d'ensemble", *Cahiers de recherche sociologique*, 2:1, avril 1984, 19-44.

BAKHTINE, M. (1977), *Le marxisme et la philosophie du langage*. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique (1929), Paris: Editions de Minuit.

BOURDIEU, P. (1982), *Ce que parler veut dire*. Paris: Fayard.

BROWN, P. et S. LEVINSON (1978), "Universals in Language Usage: Politeness Phenomena", In E. Goody, *Questions and Politeness Strategies in Social Interaction*. Cambridge: Cambridge University Press.

CHARAUDEAU, P. (1983), *Langage et discours*. Eléments de sémiolinguistique, Paris: Hachette.

DESHAIES D. (1981), *Le français parlé dans la ville de Québec: une étude sociolinguistique*. Québec: Centre international de recherche sur le bilinguisme, G-1.

—— (sous presse), "Etude de la syntaxe des pronoms personnels en français". *Revue de l'Association québécoise de linguistique*.

DESHAIES, D. et J. OUELLET (1983), "Rapports d'interlocution et références personnelles", *Protée*, II:2, 55-71.

DITTMAR, N. (1983), "Descriptive and Explanatory Power of Rules in Sociolinguistics", In B. Bain (ed.), *The Sociogenesis of Language and Human Conduct*. Plenum Publishing Corporation, 225-255.

DITTMAR, N. et B. SCHLIEBEN-LANGE (1982), *La sociolinguistique dans les pays de langue romane*. Tübingen: Gunter Narr Verlag.

DITTMAR, N. et P. SCHLOBINSKI (1984), "Die Bedeutung von Sozialen Netzwerken für die Erforschung von Ortsprachen", Mimeo.

FOUCAULT, M. (1976), *Histoire de la sexualité*, Tome 1: *La volonté de savoir*. Paris: Gallimard.

GARDES-MADRAY, F. (1984), "Praxématique et interaction verbale". *Langages*, 74, 15-29.

GOFFMAN, E. (1973), *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris: Editions de Minuit.

GUMPERZ, J.J (1982), *Discourse Strategies*. Cambridge: Cambridge University Press.

HALLIDAY, M.A.K. (1978), *Language as Social Semiotic*. Baltimore: University Park Press.

HERAUX, P. et D. DESHAIES (sous presse), "Interview et pouvoir langagier", *Cahiers internationaux de sociologie*, LXXIX.

HUDSON, R.A. (1980), *Sociolinguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.

JUNEAU, M. (1976), *La jument qui crotte de l'argent*. Québec: Presses de l'Université Laval.

LABOV, W. (1976), *Sociolinguistique*. Paris: Editions de Minuit.

—— (1978), *Le parler ordinaire*. Paris: Editions de Minuit.

MILROY, L. (1980), *Language and Social Networks*. Oxford: Blackwell.

ORWELL, G. (1961), *1984*. New York: The New American Library (copyright 1949).

OUELLET, J. (sous presse), "Le paradigme des cas en français", *Revue de l'Association québécoise de linguistique*.

PULCINELLE ORLANDI, E. (1984), "Typologie du discours et règles de la conversation". *Langage et société*, 29, 3-27.

ROBIN, R. (1984), "Présentation: le discours social et ses usages", *Cahiers de recherche sociologique*, 2:1, 5-17.

SANKOFF, G. et H. CEDERGREN (1976), "Les contraintes linguistiques et sociales de l'élision du L chez les Montréalais", *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et philologie romanes*. 11, Québec: Presses de l'Université Laval, 1101-1117.

THIBAULT, P. (1982), "Style, sens, fonction", In N. Dittmar et B. Schlieben-Lange (eds.), *La sociolinguistique dans les pays de langue romane*. Tübingen: Gunter Narr Verlag, 73-81.